

L'UNIVERSALITÉ DU THÈME BAPTISMAL DE LA MORT ET DE LA RÉSURRECTION

Pour les quatre-vingts ans de Roger Mehl

L'épreuve est une caractéristique humaine universelle. C'est l'épreuve de la finitude et de la mort, et c'est à travers cette épreuve, là où elle est endurée et non fuie, l'expérience du « meurs pour devenir » (*Stirb und werde*).

Cette expérience traverse toute la vie et se noue aux grands moments critiques de l'existence : à la première naissance, à la sortie de la petite enfance, à la puberté, au mariage, aux passages des phases successives de l'âge adulte à celles du vieillissement, à la mort dernière. Par-delà ces nœuds critiques « naturels », liés au devenir de l'être humain depuis sa naissance jusqu'à sa mort, il y a les épreuves autres, liées aux interactions entre les circonstances de toutes sortes, les autres êtres humains et soi-même. Toutes ces épreuves sont des épreuves de « passage » : de la mort à un certain état de vie, un certain âge, certaines représentations, certains espoirs, certaines sécurités... , à un nouvel état de vie, de nouvelles représentations etc. On peut dire que cette expérience du « meurs pour devenir » est à la base de toutes les religions, depuis les religions dites primitives à travers les religions de l'Inde jusqu'à la religion post-chrétienne de l'islam : il y a religion ou foi là où l'homme, acceptant la mort, naît à travers elle à une vie nouvelle¹. Mais il n'y a pas seulement l'épreuve de la mort ; il y a également l'épreuve de la faute et du mal et du non-sens. Ces épreuves aussi

1. Cf. à ce propos notre *Dogmatique pour la catholicité évangélique* (D.C.E.), I/1, III. B.

sont au cœur des religions qui sont toutes, selon des degrés et des formes variés, des religions de salut, de la puissance de la divinité ou de la vie du salut plus forte que le mal et le non-sens. Nous assimilons ici ces différentes épreuves à celle de la mort : elles sont toutes des apories (impasses) susceptibles, lorsqu'elles sont traversées, d'ouvrir à une vie nouvelle.

Le thème de la mort et de la résurrection est le thème central du baptême chrétien. La participation au Christ est la participation à sa mort et à sa résurrection. Elle est cette participation dans, avec et à travers l'épreuve de la mort dans le sens ici indiqué. Dans cette dernière qui ressortit à l'anthropologie, peut se révéler, là où cela est donné, le mystère même de la transcendance qui ressortit à la christologie, à savoir le mystère du Christ, de sa mort comme sens de notre mourir, comme présente donc dans notre mort, et de sa résurrection comme la puissance, dans, avec et à travers notre mort, de notre propre résurrection, de notre accession à la vie nouvelle. Certes, la dimension christique de l'expérience du « meurs pour devenir » peut seulement être nommée comme telle à partir de la révélation de Dieu à Israël et en Jésus le Christ. Mais à partir de là, elle apparaît comme présente partout et toujours. Le Christ mort et ressuscité est en effet déjà le *logos* créateur (Jn 1, 1ss ; Col 1,13ss ; He 1,1ss) et rédempteur depuis l'origine (l'agneau immolé dès la fondation du monde, cf. Ap 13,8 ; cf. aussi 1 P 1, 19s ; Ép 1,9ss)² : dans le *logos* incarné se révèle concrètement pour la foi celui qui, de fait, est universellement à l'œuvre comme créateur et rédempteur. On peut ainsi rendre compte chrétiennement de l'expérience universelle du « meurs pour devenir » ; autrement dit, celle-ci peut-être récapitulée en Christ (Ép 1,10). Ce que saint Paul fait concernant l'exode, disant que « nos pères ont tous été sous la nuée, ont tous passé au travers de la mer, ont tous été baptisés en Moïse dans la nuée et dans la mer » en parlant du baptême et du Christ à propos de cette expérience de « passage » (1 Co 10,1ss), on peut également le faire concernant l'expérience anthropologique fondamentale de l'épreuve en tant qu'expérience de « passage » de la mort à la résurrection : à partir de la foi au Christ, cette expérience est, de fait, l'expérience baptismale du Christ. Dans le thème baptismal

2. cf. à ce propos D.C.E. I/1, sous II.B.3.b.

chrétien de la mort et de la résurrection du Christ et de notre participation à lui, devient manifeste ou explicite ce qui est implicite ou latent dans l'expérience universelle du « meurs pour devenir ».

Les rites baptismaux dans les religions non-chrétiennes

L'expérience du « meurs pour devenir » est l'objet, dans beaucoup de religions, d'une ritualisation, dans ce qu'on appelle les rites de passage³. Il y a le rite de passage de la naissance, qui signifie le sens de la naissance, à savoir le passage d'un état de vie (dans le sein de la mère) à un autre état de vie (hors de la mère) à travers une mort (la mort à la protection dans le sein maternel), comme étant le sens, et cela veut dire à la fois la loi et la promesse, de toute l'existence humaine : celle-ci est placée dans toute sa durée sous la loi et la promesse du « meurs pour devenir ». Il y a le rite de passage de la puberté, qui marque la fin de l'enfance et l'entrée dans l'adolescence s'ouvrant sur l'âge adulte : ce rite signifie à nouveau le « meurs pour devenir » comme sens, c'est-à-dire comme signification et direction de la vie. Il y a le rite du mariage : le mariage est la fin (la mort) de l'existence individuelle en tant qu'existence pour soi et l'accession (la vocation d'accession) à une existence d'amour du conjoint et de la famille naissant de cet amour. Il y a enfin les rites funéraires qui sont des rites de passage de cette vie-ci à la vie dans l'au-delà. On peut appeler tous ces rites de passage des rites baptismaux, à cause du thème de la mort et de la résurrection qui est constitutif d'eux et qui est à proprement parler le rite baptismal. À ce titre, les rites de passage sont des rites d'initiation, en ce sens qu'ils initient au sens et donc au mystère de la vie comme placée sous la loi et la promesse du « meurs pour devenir ». On peut définir le rapport entre les différents rites baptismaux comme celui entre le rite baptismal de base qu'est le rite de naissance et les autres rites baptismaux en tant qu'actualisations du rite de naissance.

3. cf. A. van Genne, *Les rites de passage*. Paris, 1959. À ce propos, cf. G. Widengren, *Religionsphänomenologie*. W. de Gruyter, Berlin, 1969, p. 216ss, aussi p. 394ss ; Mircea Eliade, *Traité d'histoire des religions*. Payot, Paris, 1974, p. 165ss ; cf. également CH. Ratschow, *Die eine christliche Taufe*. Gerd Mohn, Gütersloh, 1972, p. 108ss.

Rite et parole sont toujours conjoints. Dans les religions non-chrétiennes, le rite est lié au mythe. Le mythe est un récit qui unit, dans le maintien de leur différence, ciel et terre, divinité et humanité, transcendance et immanence. Le rite est pour ainsi dire la mise en pratique, par la communauté, du mythe à l'endroit d'elle-même, dans le cas des rites d'initiation (distincts des rites de communion) à l'endroit des membres concernés par l'initiation (ou le passage). Le rite effectue ou réalise le mythe pour les intéressés, c'est-à-dire que, signe et instrument, il les met au bénéfice du mythe, de la parole, et cela symboliquement. Rite et parole constituent ensemble la Parole symbolique ; celle-ci suppose en même temps et crée la foi, et cela veut dire : elle vit de la conscience toujours déjà donnée du mystère, de la communion entre divinité et humanité, et elle nourrit et forme cette conscience. Lié au mythe qui est révélateur du mystère et donc de la communion du ciel et de la terre, le rite signifie ce mystère, c'est-à-dire il le laisse se signifier et ainsi agir, dans la foi et pour la foi.

Si le rite suppose l'image du monde magique qui repose sur la conscience de la relation entre notre monde et le monde divin, il n'est cependant pas une pratique magique de saisie de Dieu par l'homme. Les rites baptismaux que sont les rites d'initiation ou de passage sont des rites de vocation, de vocation actualisée. Cela veut dire qu'ils appellent toujours un prolongement, dans le temps et jusque dans l'éternité. Achevés comme rites, ils sont essentiellement inachevés et donc ouverts dans leur « charge », leur portée : celle-ci vise la vie et l'éternité.

Le symbolisme de l'eau

Tous les rites baptismaux ne sont pas liés à l'eau ; le thème baptismal de la mort et de la résurrection peut exister indépendamment de l'usage de l'eau : c'est le cas des rites baptismaux que nous qualifions d'actualisation. Mais le rite baptismal de naissance est, déjà dans les religions non-chrétiennes, liés à l'eau. Cela tient au symbolisme de l'eau dans toutes les religions, symbolisme qui se vérifie aussi au plan de la psychologie des profondeurs. L'eau y est symbole de l'inconscient collectif, matrice du conscient. Plus généralement, dans

les religions, l'eau est la « *materia prima* », la « matrice universelle »⁴.

C'est le cas aussi dans la tradition biblique où la création se fait à partir de l'eau : eaux de chaos primitif sur lesquelles plane l'Esprit créateur de Dieu selon le récit de Gn 1 (v. 2) ou aussi selon le récit du déluge où Dieu établit, hors du déluge, une nouvelle alliance « œcuménique » l'alliance avec Noé, le père de toute la terre habitée (Gn 6ss) ; eau de la pluie venant féconder la terre aride selon le récit de Gn 2 (v. 5ss). L'eau n'est pas une réalité simplement physique, mais, peut-on dire, dans, avec et à travers la réalité physique une réalité « métaphysique » : l'eau est plus que de l'eau ; c'est cela qui fait parler du symbolisme de l'eau. Avec les religions et la psychologie des profondeurs, la Bible connaît la réalité des « eaux intérieures ». C'est d'elles que parle le psalmiste quand il prie : « Sauve-moi, ô Dieu, car les eaux me sont venues jusqu'à l'âme. J'enfonce dans la boue du gouffre, et rien qui tienne ; je suis venu dans l'abîme des eaux et le flot me submerge » (Ps 69,2s ; cf. aussi Ps 18,16s ; 66,12 ; 124,4s ; etc.). Il y a par derrière ces eaux intérieures des eaux très palpables, en particulier les eaux de l'exode, de la mer Rouge donc, eaux menaçantes et dont Israël a été sauvé alors que les cavaliers du pharaon ont été engloutis par elles (Ex 14,21 à 15,1ss ; cf. aussi Ps 77,17ss et *passim*). Mais à l'inverse aussi, les deux extérieures renvoient à des eaux intérieures, l'épreuve liée aux circonstances adverses renvoie à l'épreuve de l'âme.

L'eau est un élément riche de significations.

Il y a d'abord l'eau lustrale, qui purifie. C'est un thème religieux universel, qui se trouve aussi dans l'Ancien Testament (cf. les ablutions qui ont à la fois un sens moral et un sens rituel : Gn 35,2s ; Ex 19,10 et 14 ; Lv 14 ; 15 ; 16,4 ; Nb 19 ; etc., voire le sens de donner la guérison, cf. 2 R 5 concernant Naaman) et dans le judaïsme : on sait⁵ que du temps de Jésus, les pharisiens d'une part, la secte de Qumrân d'autre part pratiquaient de nombreuses purifications. Par ces lustrations, il

4. Cf. art. « eau » dans le *Dictionnaire des symboles*. Seghers, Paris, 1973 (6^e éd.) ; de même M. Eliade, *op. cit.*

5. Cf. à ce propos art. « baptô, baptizô, baptisma... » in Th.W.N.T. ; art. « Taufe » in RGG ; G.R. Beasley-Murray, *Baptism in the New Testament*. Macmillan, London, 1962, p. 39ss.

s'agit de se placer dans la sphère de la sainteté de Dieu, d'être saint à l'image de Dieu (Lv 19,2 ; 20,7 ; etc.) ; autrement dit, ces lustrations invoquent et signifient le pardon de Dieu (Ps 51,4 et 9 ; Es 1,16, et 18 ; Ez 36,25 etc.). Avant le baptême de Jean le Baptiste, ce qu'on appelle le baptême des prosélytes, c'est-à-dire des païens se convertissant au judaïsme, avait ce sens de les agréger au peuple de Dieu par une purification (ainsi que, pour les hommes, par la circoncision), mais comme pour le baptême de Jean et également pour le baptême chrétien et à la différence des rites de purification mentionnés, le baptême des prosélytes était unique, sans répétition ; par ailleurs — et également à la différence des ablutions répétées auxquelles on procédait soi-même — on « recevait » ce baptême-là, c'est-à-dire qu'on « était » baptisé (on ne se baptisait pas soi-même). De son côté, le baptême chrétien est mis en rapport avec l'idée de purification par l'eau de lustration (1 Co 6,11 ; Ép 5,26 ; He 10,22 ; Ap 1,5 ; 7,14 ; cf. aussi Jn 9,6s ; 13,5ss).

Il y a ensuite l'eau mortifère, qui donne la mort. Qu'on pense aux eaux chaotiques originelles, aux eaux du déluge, aux eaux abyssales intérieures. L'eau mortifère est signifiée dans le baptême chrétien par le rite d'immersion. Le baptême d'eau ainsi compris signifie, selon la pertinente explication de Luther dans le Petit Catéchisme, que « le vieil Adam qui est en nous doit être noyé dans une repentance et une pénitence de tous les jours, et qu'il doit mourir avec tous les péchés et les convoitises mauvaises ». C'est dans le même sens que saint Paul déjà dit que « nous tous qui avons été baptisés en Jésus Christ, c'est en sa mort que nous avons été baptisés » (Rm 6,3).

Mais l'aspect mortifère de l'eau est lié à l'aspect opposé : l'eau est aussi un élément de vie. C'est grâce à la pluie que le désert devient vivant (Gn 2,5ss) ; l'eau jaillie du rocher d'Horeb abreuve le peuple assoiffé (Ex 17,6) ; le pays promis est fécond à cause de la pluie régulière (Dt 11,11ss)... Dans le baptême chrétien, l'eau vivifiante est signifiée par le rite d'aspersion : celle-ci équivaut à une bénédiction. C'est ainsi que se comprend l'affirmation paulinienne que le baptême, s'il rend participant de la mort du Christ, rend participant également de sa résurrection : « Nous avons donc été ensevelis avec Christ par le baptême en sa mort, afin que, comme

Christ est ressuscité des morts par la gloire du Père, de même nous aussi nous marchions en nouveauté de vie » (Rm 6,4), à quoi fait écho le Petit Catéchisme de Luther disant que le baptême d'eau signifie également « que, tous les jours aussi, doit émerger et ressusciter un homme nouveau qui vive éternellement dans la justice et la pureté devant Dieu ». L'aspect vivifiant de l'eau rejoint le sens de l'eau lustrale qui, elle déjà, est une eau de vie.

On peut ainsi retenir le double symbolisme de l'eau : eau de mort, eau de vie, et déceler que le sens profond de cette ambivalence essentielle de l'eau, c'est qu'elle est l'élément de tous les possibles, de la mort possible comme de la vie possible. C'est la *possibilité* qui est le sens dernier de l'eau, plus précisément encore : la transformation, le changement, la métamorphose. Le « sens » de cette transformation dans le baptême n'est pas donné par l'eau mais par la parole qui « enchâsse » l'eau, à savoir que le baptême, s'il signifie la mort, la signifie comme ce qui conduit à la vie : le baptême n'est référé à la mort du Christ qu'en tant qu'elle est le lieu de manifestation de sa résurrection, à la mort du vieil homme qu'en tant qu'il est promis à travers cette mort à la vie du royaume de Dieu.

Le sens symbolique de l'eau tel qu'il vient d'être indiqué infirme à lui seul la thèse d'une opposition entre le baptême d'eau de Jean le Baptiste et le baptême chrétien du Saint Esprit. Non seulement le baptême chrétien est un baptême d'eau, mais le baptême de Jean le Baptiste n'est pas dépourvu de l'Esprit Saint : la démarche de repentance qui conduit au baptême de Jean est une démarche purement « spirituelle », rien de moins (pour Jésus le baptême de Jean est de Dieu, non des hommes *cf.* Mc 11,30), de sorte qu'on ne rend compte avec justesse du rapport entre le baptême de Jean et le baptême chrétien qu'en termes de promesse et d'accomplissement ; le baptême de Jean est la promesse de l'accomplissement du baptême chrétien, tout comme l'Ancien Testament est la promesse du Nouveau. À aucun moment, la distinction entre le baptême d'eau de Jean Baptiste et le baptême chrétien du Saint Esprit (*cf.* Mc 1,8 ; Jn 1,26 ; Ac 1,5 ; etc.) n'est une opposition, puisqu'à aucun moment la Bible n'oppose eau et Saint Esprit. Le Christ johannique parle de naître « d'eau et d'Esprit » (Jn 3,5), et Tt 3,5 associe étroitement « bain de la

nouvelle naissance » et « renouvellement du Saint Esprit » (*cf.* également Ac 2,38 ; 1 Co 6,11 ; 12,13 ; etc.). Ceci est dans la ligne de l'Ancien Testament : selon Gn 1,2, l'Esprit de Dieu se meut au-dessus des eaux ; des textes prophétiques parlent dans un même souffle des eaux qui renouvellent et du don de l'Esprit Saint (Es 44,3 ; Ez 36,25ss ; Za 13, 1ss).

La relation établie entre l'eau et l'Esprit Saint ne signifie pas soit que l'eau ait quelque vertu spirituelle par elle-même soit qu'elle la reçoive par le Saint Esprit en étant transformée par ce dernier. S'il est vrai que l'eau est, dans sa signification symbolique, l'élément de la transformation, elle l'est comme telle, non en tant qu'elle-même transformée. À la question : « Comment l'eau peut-elle opérer de si grandes choses ? » (comme le pardon des péchés, etc.), Luther dans son Petit Catéchisme répond justement : « En vérité, ce n'est pas l'eau qui les opère, mais ce sont la Parole de Dieu qui est avec l'eau et unie à l'eau, et la foi qui se fie à cette Parole divine qui est dans l'eau. Car sans la Parole de Dieu l'eau est simplement de l'eau et non un baptême ; mais avec la Parole de Dieu, c'est un baptême... ». Le baptême n'induit pas à croire en la vertu de l'eau, mais il utilise l'eau à laquelle est jointe la parole comme signe et instrument de l'Esprit Saint qui est, lui, l'Esprit Créateur de toutes choses nouvelles, c'est-à-dire l'Esprit de transformation (non de l'eau mais de l'homme).

Le baptême d'eau est dans ce cas-là, donc par l'union de l'eau et de la parole du Christ, le signe et l'instrument de la nouvelle naissance, de la naissance spirituelle de l'homme.

Notons que le « signe » qu'est l'eau du baptême liée à la Parole n'est pas extérieur à la grâce invisible ou à l'Esprit Saint, mais que ce signe, lorsqu'il est pris dans toute la « charge » symbolique qui est celle de l'eau et lorsque celle-ci est éclairée par la Parole, porte en lui-même la « res », le don du baptême. Il n'y a de nouvelle naissance que dans, avec et à travers l'eau mortifère qui signifie la mort à soi et qui est la matrice de l'eau vivifiante, laquelle signifie la vie nouvelle ; il n'y a de nouvelle naissance que par le baptême de la mort (non physique mais symbolique) qui est la matrice de la résurrection.

G. SIEGWALT,
Strasbourg